

Revue européenne
des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

Revue européenne des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

XXXVIII-117 | 2000

Métaphores et analogies. Schèmes argumentatifs des sciences sociales

Romano : histoire et encyclopédie

Krzysztof Pomian



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/724>

DOI : 10.4000/ress.724

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2000

Pagination : 193-209

ISBN : 2-600-00409-2

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Krzysztof Pomian, « Romano : histoire et encyclopédie », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XXXVIII-117 | 2000, mis en ligne le 17 décembre 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ress/724> ; DOI : 10.4000/ress.724

Krzysztof POMIAN

ROMANO: HISTOIRE ET ENCYCLOPÉDIE

Dans sa millénaire sagesse, la tradition universitaire exige de présenter à la communauté réunie d'enseignants et d'étudiants un nouveau docteur *honoris causa* pour justifier de la sorte le décision de lui attribuer ce grade prestigieux. Je suis très reconnaissant à l'Université de Camerino d'avoir bien voulu me confier la noble tâche de faire le portrait intellectuel de professeur Ruggiero Romano. Je le suis d'autant plus que cela me donne l'occasion de parler de l'œuvre d'un ami auquel me lient vingt-cinq ans bientôt de souvenirs et seize volumes de *l'Enciclopedia Einaudi*. Mais les souvenirs, je les garderai pour une autre fois. Quant à *l'Enciclopedia*, il en sera longuement question dans la deuxième partie de cette conférence. Car Ruggiero Romano est d'abord et surtout un historien. C'est donc par une évaluation de son apport à notre discipline qu'il convient de commencer.

I.

Un domaine: l'histoire économique et sociale. Une approche privilégiée: l'histoire des prix. Une période: la première modernité, du XV^e au XVIII^e siècle. Deux espaces: l'Italie intégrée dans l'Europe et l'Amérique Latine – avec, en Italie, la concentration sur Naples et sur Venise et, en Amérique Latine, sur le Chili et le Mexique. Tels sont les principaux axes de l'œuvre historique de Ruggiero Romano depuis son premier article de 1947, «La situazione finanziaria del Regno di Napoli attraverso il bilancio generale dell'anno 1734», jusqu'à son livre paru il y a quelques mois à peine: *Monedas, seudomonedas y circulación monetaria en las economias de Mexico*. Ou, si l'on veut, tels sont les grands centres d'intérêt auxquels Romano revient toujours de ses excursions dans d'autres domaines, autres périodes et autres espaces. Principalement dans le XX^e siècle.

Pour faire comprendre l'unité et l'originalité de son œuvre, je vais utiliser le langage braudellien dans lequel la place centrale revient à la notion de *conjoncture*. La conjoncture est une tendance qui se maintient en moyenne pendant quelques décennies. La caractérisent: la direction des changements qui se succèdent – croissance, stagnation, régression, – leur vélocité, leur rythme. On parle de la conjoncture surtout à propos de l'économie mais il est parfaitement loisible d'étudier les conjonctures sanitaires, culturelles ou politiques; cela vaut aussi pour d'autres termes qui seront introduits ici.

Les variations de la conjoncture: du rythme quand, par exemple, de régulier il devient saccadé, de la vélocité – accélérations, ralentissements – et surtout de la

direction même du mouvement lorsque la croissance laisse place à la stagnation, celle-ci à la régression et cette dernière à une reprise de la croissance, les variations de la conjoncture donc s'accompagnent en général d'une succession rapide de ruptures locales de continuité, autrement dit : *d' événements*. Mais les conjonctures produisent des événements aussi par une voie plus détournée, par l'intermédiaire des *structures*: des institutions ou des régimes qui imposent à chaque société certaines limites, qui en font plafonner, par exemple, les rendements agricoles ou la population, qui lui interdisent de sortir de l'éco-système auquel elle s'est adaptée, qui lui font reproduire une même hiérarchie du pouvoir, du savoir et de la richesse ou qui enferment l'imagination et la pensée des individus dans un carcan dont ils ne parviennent pas à se libérer.

Il en est ainsi jusqu'au jour où deviennent manifestes les effets qu'exercent sur les structures les variations conjoncturelles, effets imperceptibles, lents, qui s'amplifient petit à petit en déformant les structures de départ, en les érodant, en les modifiant continûment au cours des siècles. Autant dire, jusqu'au jour où les structures commencent à tomber en morceaux. On entre alors dans la période des *révolutions* qui est celle du démantèlement d'anciennes structures et d'une formation de nouvelles et que caractérise une succession très rapide d'événements. Le temps se mesure alors, comme le temps des événements en général, non pas en siècles comme celui des structures, ni en décennies comme celui des conjonctures, mais en années, en mois, voire en jours.

Aussi schématique et rapide soit-elle, cette esquisse permet, j'espère, de comprendre la centralité des conjonctures dans le programme des recherches lancé par Fernand Braudel et qu'il a illustré lui-même dans son chef-d'œuvre *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* paru en 1949. Même si les lecteurs de ce livre ont été particulièrement frappés, et à juste titre, par la partie qu'il consacre aux structures, à la longue durée, ce furent les conjonctures - conjonctures économiques de premier chef - qui se sont trouvées au cœur des préoccupations du groupe d'historiens réunis autour de Braudel au sein du Centre de Recherches Historiques de la VI^e section de l'École Pratique des Hautes Etudes devenue depuis l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, et qui avaient pour organe la revue *Annales. Economies. Sociétés. Civilisations*.

Après les études à Naples dans une atmosphère imprégnée des idées de Benedetto Croce, Romano avait dans ses bagages sa *tesi di laurea* sur *Vincenzo Russo e gli estremisti della Repubblica Napoletana del 1799* et un travail en cours sur le traité de Cateau-Cambrésis et l'équilibre européen paru plus tard dans la *Rivista Storica Italiana* et dont l'intitulé même traduit la forte influence de Federico Chabod. Mais ce qui l'intéressait véritablement c'était l'histoire économique; sinon il ne serait pas allé en 1946 à Venise écouter les cours de Gino Luzzato et faire des recherches sur les relations commerciales vénète-napolitaines. Ce n'est pas en Italie toutefois qu'on pouvait à l'époque apprendre les nouvelles méthodes de pratiquer l'histoire économique, en particulier l'histoire économique de l'époque moderne. Aussi Chabod a-t-il conseillé à Romano de se rendre à Paris qui grâce à Lucien Febvre, à Ernest Labrousse, à Fernand Braudel, était en train de devenir la capitale mondiale de l'histoire économique et sociale, si ce n'est de l'histoire tout court. Romano y arriva en décembre 1947 et, après quelques déboires initiaux, en mars 1948, il rencontra Braudel. Ce fut, a-t-il dit bien plus tard, un « choc ». Il a trouvé un maître.

A partir de ce moment, Romano fait partie du groupe, au départ très restreint, de premiers auditeurs de Braudel auquel le lient l'amitié et une collaboration de tous les jours. Il passe par le CNRS, entre en 1951 à l'École des Hautes Études où il enseigne les problèmes et les méthodes d'histoire économique, participe à la création du Centre des Recherches Historiques dont il deviendra en 1962 le directeur, rencontre de nouveaux collègues et des visiteurs étrangers qui se pressent au séminaire de Braudel et parmi lesquels figurent presque tous les grands noms de l'historiographie de la deuxième moitié du XX^e siècle. Et, malgré toutes ces activités d'enseignement, d'administration, d'édition, il fréquente assidûment les archives. Il écrit. Il publie.

Pendant les dix premières années de sa carrière d'historien, ses travaux se concentrent autour du commerce – surtout du commerce des blés – dans la Méditerranée du XIV^e au XVIII^e siècle : du commerce du Royaume de Naples avec la France et les pays de l'Adriatique au XVIII^e siècle, objet d'un livre publié en 1951 ; du commerce du port de Livourne de 1547 à 1611 étudié dans un livre fait en collaboration avec Braudel et paru dans la même année ; du commerce et des prix du blé à Marseille au XVIII^e siècle auquel il consacre un livre en 1956 ; de la marine marchande vénitienne et européenne et de l'économie vénitienne dans ses différents aspects – maritime, agricole, financier – dont il traite dans une série d'articles qui s'échelonnent de 1954 à 1970.

Cet intérêt pour le commerce des blés traduit une attitude que Romano garde jusqu'à aujourd'hui. Elle vise à rompre avec une approche élitiste et événementielle de la vie économique pour mettre en lumière les phénomènes massifs qui affectent l'existence quotidienne des populations entières. Et pour redonner de cette façon leur juste place à ceux qui eux-mêmes ne produisaient pas des sources et qui semblent pour cette raison être passés sans laisser de trace, et qui pourtant, pris collectivement, ont été le principal acteur de l'histoire, le plus souvent silencieux, ne faisant que par intermittence irruption sur le devant de la scène mais constamment présent à l'arrière-plan, dans l'ombre.

En dépouillant les dépêches, mémoires et rapports des consuls et des diplomates, les listes des prix, les archives des douanes, les statistiques du mouvement des navires, et en alignant à l'issue de ce travail de longues colonnes de chiffres, Romano ne perd jamais de vue les réalités humaines dont il sait qu'elles ne sont que très imparfaitement saisies par des documents que produisent les bureaux. Aussi n'oublie-t-il pas en parlant du commerce de Naples au XVIII^e siècle de consacrer des pages animées et plastiques aux contrebandiers qui occupent un quartier entier de la ville et opposent, le cas échéant, une résistance armée aux autorités. Il en consacre aussi aux capitaines qui camouflent la nationalité des navires et falsifient les documents concernant la nature et la quantité des marchandises transportées, aux douaniers corrompus, aux « entrepreneurs de la fraude ». Dès ses premiers travaux, Romano ne sépare pas le quantitatif du qualitatif, l'économique du social, les marchandises de ceux qui les produisent, les font circuler, les achètent, les consomment. Et il ne se contente pas de la face officielle des choses. Il essaie de disséquer le tissu réel des rapports entre les hommes et de saisir dans toute leur hétérogénéité les différentes formes de la production, d'échange, de coopération et de conflit, qui coexistent les unes avec les autres dans une même société. Nous reviendrons encore aux problèmes que cela pose et aux solutions que Romano leur donne, en parlant de son dernier livre.

En 1954, se produit un événement qui aura imprimé aux intérêts de Romano une nouvelle orientation : son voyage au Chili. Pendant plus de quarante ans passés depuis, il reviendra plusieurs fois en Amérique latine, y fera de longs séjours, acquerra une connaissance intime des hommes et des paysages, des capitales et des villages perdus au fin fond de la pampa, des beaux quartiers et des favelas. On comprend cette fascination car c'en est une : formé à Naples, imprégné de Naples, Romano retrouvait en Amérique Latine les contrastes et les conflits du Mezzogiorno italien mais élevés à la puissance N, dramatiques, exaspérés, explosifs. En 1960, avec le premier article qu'il consacre à l'économie chilienne, l'Amérique Latine fait une entrée dans son œuvre. Elle y occupera au fil du temps une place dominante.

En partant pour le Chili, Romano renouait avec une tradition : entre-les-deux-guerres tant Febvre que Braudel ont fait à plusieurs reprises le voyage en Amérique Latine, surtout au Brésil. Mais ni Febvre ni Braudel ne sont allés aux archives chiliennes, péruviennes, mexicaines, argentines pour y étudier le fonctionnement des économies, les problèmes des sociétés et les conflits des civilisations. Ni l'un ni l'autre n'ont consacré à l'Amérique Latine des années de recherches dont les résultats ont fourni la substance de livres et d'articles, le plus souvent pionniers, et nourri un enseignement qui a formé toute une école d'histoire économique et sociale latino-américaine. Bref, ni l'un ni l'autre ne sont devenus des historiens de l'Amérique Latine au sens plein de ce terme. A cet égard, Romano a innové. Ce qui était déjà méritoire. Et pourtant le plus important est ailleurs.

Il me semble en effet, pour l'avoir beaucoup écouté et beaucoup lu, que la rencontre avec les réalités latino-américaines a changé sa façon de penser le monde et sa propre place dans le monde. Qu'elle l'a conduit sinon à se poser – il a dû le faire bien avant, – du moins à reformuler en lui donnant une plus grande acuité et une plus impérative urgence, la question du rôle qu'un intellectuel doit assumer dans notre siècle, de la responsabilité qui lui incombe, et des formes d'intervention dans les affaires de la cité compatibles avec l'indépendance d'esprit et la lucidité qu'il doit préserver à tout prix quelles que soient les circonstances. A la différence de nombreux intellectuels italiens de sa génération, Romano n'a jamais eu d'affiliation partisane. Non seulement parce qu'il a été pendant presque toute sa vie adulte *un Italiano fuori d'Italia*. Mais d'abord, et c'est une raison amplement suffisante, parce que son individualisme farouche refuse toute « étiquette » – le mot est de lui – et parce que ses opinions politiques libertaires ne se laissent pas emprisonner dans la discipline d'un parti. Ne lui restait donc comme forme d'intervention possible dans les affaires d'Italie que l'action culturelle.

Il a choisi l'édition conçue comme l'instrument permettant à l'opinion publique de prendre conscience des problèmes d'actualité et en premier lieu de celui de sous-développement qui, surtout pour le Sud de l'Italie, était tout sauf académique. La publication en traduction italienne des livres de Gerschenkron, de Bairoch, de Furtado à l'initiative de Romano et avec ses préfaces était une réalisation de cet objectif. Mais l'édition est aussi devenue pour lui un travail qui s'apparentait singulièrement à des enquêtes collectives telles que les organisait le Centre de Recherches Historiques. Un travail qui consistait à réunir autour d'un projet de longue haleine une équipe composée d'auteurs différents à beaucoup d'égards mais d'accord néanmoins sur un certain nombre de principes, afin

d'aboutir à une œuvre homogène, porteuse d'innovations conceptuelles et de données inédites.

Le premier projet de ce genre conçu par Romano et réalisé en collaboration avec Corrado Vivanti a été celui de la *Storia d'Italia*. Les critiques suscitées par ces 6 volumes (en 10 tomes) prolongés par les volumes des *Annali*, ont porté, dans leur véhémence, le meilleur témoignage de la rupture que la *Storia d'Italia* opérait avec la manière établie de traiter l'histoire d'Italie: d'en définir le cadre chronologique, d'en délimiter le territoire, d'en identifier les forces agissantes. De notre point de vue, un seul trait de la *Storia d'Italia* doit être souligné: c'est une histoire d'Italie plongée dans l'histoire de l'Europe et dans celle du monde du fait de l'importance accordée à l'*Italia fuori d'Italia*. Une histoire d'Italie de l'Apenin jusqu'aux Andes, pour reprendre le titre d'un chapitre du livre de De Amicis. Autant dire une histoire d'Italie difficilement concevable sous cette forme sans l'expérience de la vie à l'étranger et en particulier des voyages en Amérique Latine avec ses nombreuses populations d'origine italienne.

D'autres entreprises éditoriales, postérieures à la *Storia d'Italia*, furent conçues par Romano selon les principes similaires: une histoire des révolutions et une histoire de la décennie 1970-1980 à travers ses principaux protagonistes; cette dernière lui fournira une occasion de rendre un bel hommage à Braudel. Nous ne pouvons que les mentionner ici afin de montrer l'intérêt de Romano en sa double qualité d'éditeur et d'auteur pour l'histoire du XX^e siècle, voire pour celle du temps présent. Et pour introduire par ce biais le changement de la façon de penser l'histoire provoqué chez Romano par sa rencontre avec les réalités latinoaméricaines. Elle l'a poussé à concevoir une histoire à l'échelle du monde. Et à aborder le problème de l'histoire universelle: du sens à donner à cette expression surchargée d'un contenu idéologique, si ce n'est théologique, et de la possibilité de pratiquer une histoire qui puisse être sans abus de langage qualifiée d'*universelle*, tout en respectant les exigences de rigueur conceptuelle et d'exactitude documentaire en vigueur dans la recherche historique de la deuxième moitié du XX^e siècle. Mais la rencontre avec l'Amérique Latine a exercé sur la pratique de Romano-historien une influence encore plus profonde. Elle en a modifié le questionnaire et, ce faisant, elle l'a transformé de l'intérieur. Pour le montrer, il nous faut toutefois faire un détour par l'histoire des prix.

En 1963, Romano publie dans la *Rivista Storica Italiana* un article important «*Storia dei prezzi e storia della moneta*», bilan des acquis de ce domaine et programme des recherches à faire. Quatre ans plus tard, cet article a servi de préface au recueil d'études sur l'histoire des prix écrites par différents auteurs entre le début des années 1930 et la fin des années 1950. Romano y constate notamment que l'histoire des prix est passée de mode et qu'elle suscite maintenant une certaine lassitude. «*Ciò significa, a parlar francamente, ajoute-t-il, che siamo in una impasse*». Il procède alors à une évaluation des résultats obtenus par l'histoire des prix, explicite les problèmes que posent certains procédés utilisés par les praticiens de celle-ci et identifie les limites qu'elle n'a pas jusqu'à lors réussi à franchir. J'en retiendrai quatre.

La première limite est géographique: l'histoire des prix n'est pas sortie de l'Europe centrale et occidentale. Elle ignore, de rares travaux mis à part, la Russie, l'Empire ottoman, le Moyen et l'Extrême Orient, l'Amérique centrale et méridionale. Et elle généralise les conclusions tirées des données européennes sur

l'ensemble du monde, sans raisons suffisantes; un sondage dans les prix à Santiago du Chili – Romano se réfère ici à ses propres travaux – montre en effet qu'à une phase ascendante des prix européens répond au Chili une stagnation ou une baisse. La deuxième limite est temporelle : préoccupés par les tendances longues, les historiens se sont peu intéressés aux mouvements courts et encore moins aux mouvements très courts. C'est tout un champ de microéconomie historique qui s'ouvre ici et qui attend de devenir un objet de recherches. La troisième limite est conceptuelle, elle résulte d'une approche monétariste des prix qui ne tient pas compte des réalités de la circulation monétaire : des variations de sa vélocité et surtout de la différence sociale entre les grosses et les petites monnaies dont les sphères de circulation sont distinctes au point où il faut parler non pas d'une monnaie mais de deux ou plusieurs monnaies auxquelles correspondent différents groupes sociaux et économiques. Et c'est encore une limite conceptuelle qui empêche de passer des prix à la vie économique prise comme un tout : de se demander qui achète quoi et quel est le nombre d'acheteurs d'une marchandise donnée sur un marché donné, et surtout de quitter la ville pour la campagne où vit l'immense majorité des populations des sociétés d'avant la révolution industrielle.

Je me suis arrêté à ce texte à cause de son importance et de l'actualité qu'il me semble garder. Mais je m'y suis arrêté d'abord et surtout parce qu'il fait voir avec une pleine clarté l'infléchissement que la pratique de Romano-historien a subi sous l'influence de ses rencontres avec les réalités latino-américaines. Et parce qu'il trace le programme que Romano lui-même va mettre en œuvre et qui aboutit à ses grands livres des années 1990 : *Conjonctures opposées. La « crise » du XVII^e siècle en Europe et en Amérique Ibérique* (1992) et *Monedas, seudomonedas y circulación monetaria en las economías de México* (1998).

Les trente années qui séparent ces livres de l'article où en est énoncée la première idée, furent remplies par diverses activités éditoriales dont il a déjà été parlé, et auxquelles il convient d'ajouter l'*Enciclopedia Einaudi*. Elles ont été remplies aussi par la continuation des travaux commencés avant : sur les prix, salaires et services à Naples au XVIII^e siècle, objet d'un livre paru en 1965; sur Venise; sur l'histoire de l'Europe de la première modernité traitée dans deux livres écrits en collaboration avec Alberto Tenenti (1967 et 1972) et dans des articles qui ont renouvelé la problématique des deux crises majeures des économies et sociétés européennes : celle du XIV^e et celle du XVII^e siècle; sur l'histoire culturelle principalement de l'Italie entre le XIV^e et le XVI^e siècle; sur l'histoire de l'industrie; sur le paysage, sur la photographie, sur la pratique de l'histoire.

Mais ces trente années sont en outre celles de nombreux articles consacrés aux problèmes économiques et sociaux de l'Amérique Latine et à une controverse rétentissante portant sur les causes de son sous-développement, celles aussi de deux livres dont l'un confrontait plusieurs regards sur l'Amérique indienne (1971) et l'autre étudiait les conquistadors et les mécanismes de la conquête coloniale (1972). Et ce sont surtout les années des recherches dont les résultats ne furent publiés que récemment; ces résultats, il nous faut maintenant les résumer dans la mesure du possible.

Au cours de toutes ces années, Romano est resté fidèle au programme braudellien même s'il l'a considérablement enrichi et modifié, tout en s'écartant sur un certain nombre de points des positions du maître. Il lui est resté fidèle au sens où

ce sont les conjonctures qui se trouvent au centre de ses recherches et où c'est à partir d'une description et d'une analyse des conjonctures qu'il aborde les problèmes économiques, sociaux, politiques ou culturels des espaces qu'il étudie. En témoigne d'emblée le titre même de son livre de 1992 et plus encore son contenu, ébauche d'une histoire qui, sans être une histoire du monde – l'Asie et l'Afrique en sont absentes, – est néanmoins l'histoire d'un des mondes ayant existé au XVII^e siècle : du monde composé de l'Europe et de l'Amérique qu'unissaient les flux des hommes, des marchandises et des métaux précieux, et surtout la domination que la première, représentée en l'occurrence par les Espagnes, exerçait sur la seconde.

L'apport du livre de Romano au débat sur la crise du XVII^e siècle, qui dure depuis plus de quarante ans et auquel Romano lui-même a pris part dès le début, tient de prime abord dans la mise en évidence du caractère opposé des conjonctures en Europe et en Amérique Ibérique : la première est orientée à la baisse, la seconde à la hausse. C'est sur ce point que Romano insiste, c'est lui qu'il souligne par le titre même de son livre, et c'est à lui qu'il consacre des pages, aussi rigoureuses que possible tant sur le plan quantitatif que qualitatif, où il compare l'Europe et l'Amérique du XVII^e siècle eu égard à la population, à la production agricole, à l'occupation des sols, aux prix agricoles et industriels, aux salaires, à la circulation monétaire, à la production industrielle et minière, au commerce interne et transocéanique – dans cet ordre qui traduit le poids respectif que Romano accorde à ces différents facteurs dans la détermination de la conjoncture.

Mais, aussi importante que soit la découverte des conjonctures opposées, le livre apporte bien plus que cela. Il affine la chronologie de la crise du XVII^e siècle car il redonne une nouvelle force aux arguments que Romano a présentés déjà dans un article de 1962 et qui poussent à situer le début de cette crise en 1619-22, le sommet en 1645-50 et la fin vers 1720. Il propose une géographie différentielle de la crise dont il ressort que seules l'Angleterre et les Provinces-Unies en sont sorties indemnes et que seule l'Angleterre a trouvé à la baisse de la production agricole une réponse innovante qui l'a placée sur une trajectoire conduisant vers la révolution industrielle. Il propose aussi une sociologie différentielle de la crise, qui montre qu'elle frappe principalement les populations paysannes et que ce sont les seigneurs qui en tirent profit en renforçant de diverses manières la pression exercée sur leurs sujets : cela va de l'augmentation des redevances dans le Sud au « deuxième servage » à l'Est, avec la France et la Suède qui occupent une position intermédiaire entre l'Angleterre et les Provinces-Unies d'un côté et, de l'autre, le reste du continent. Et, à l'issue des analyses qu'il contient, il précise la notion même de *crise* appliquée au XVII^e siècle : longue période de ralentissement de la croissance démographique et de la baisse de production agricole qui provoque, excepté en l'Angleterre et dans les Provinces-Unies, une « réféodalisation » ou, si l'on veut, une « réaction seigneuriale » à l'origine d'une vague de soulèvements et de révoltes. Quant au versant américain, le livre montre que la bonne conjoncture va de pair au XVII^e siècle, dans l'Amérique espagnole, avec les avancées de la créolisation de l'économie ainsi que de la vie politique et culturelle. Dégager dans un seul livre les racines profondes du déclin de l'Espagne et de la montée en puissance de l'Angleterre à partir du milieu du XVII^e siècle, du bouleversement de l'économie européenne à partir du XVIII^e et de la lutte victorieuse pour l'indépendance des pays latino-américains au début du XIX^e – c'est fournir une belle

moisson de résultats originaux par rapport auxquels tout historien de l'Europe moderne et de l'Amérique Latine devra désormais prendre position.

On quitte à regret ce livre dense, captivant et stimulant, par ailleurs un auto-portrait fidèle de Romano, historien et polémiste. Heureusement celui dont je vais parler maintenant, ne cède en rien à son prédécesseur pour ce qui est de la vigueur avec laquelle il bouscule les idées reçues et ouvre à la recherche historique de nouveaux horizons. A première vue, la démarche est pourtant très différente : là, Romano brassait les affaires du monde ; ici, il semble s'enfermer dans les frontières du Mexique. Mais l'apparence est trompeuse. Pour étudier la circulation monétaire mexicaine de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, Romano doit chiffrer le stock de monnaies et ses variations annuelles. Comme le Mexique possède un hôtel des monnaies où l'on frappe des pièces en or et en argent, la chose paraît simple. Toutefois, il faut non seulement savoir combien de pesos s'ajoutent chaque année au stock existant ; il faut aussi avoir une idée des quantités qui quittent le territoire du vice-royaume en particulier et l'espace hispanique en général. C'est ce qui oblige Romano de replacer le Mexique dans un réseau d'échanges à l'échelle du monde.

Les monnaies partent, en effet, via Acapulco vers Manille d'où, en contrepartie des marchandises, elles sont transportées par des bateaux chinois, anglais et hollandais principalement, vers Canton, Macao, Java, Sumatra. Elles partent aussi des autres ports de la côte pacifique vers le Panama et le Pérou au Sud et vers le Nord, vers les comptoirs russes. Impossible d'évaluer cette hémorragie car les seules données disponibles portent sur les montants autorisés. Or on sait que les navires transportent des quantités plusieurs fois plus grandes que celles auxquelles ils ont droit et que les fonctionnaires corrompus ferment les yeux sur la contrebande qui fleurit sous toutes les formes imaginables. Il en est de même sur la façade atlantique. Les monnaies partent officiellement de Veracruz vers l'Espagne et les îles de la Caraïbe. Et elles partent aussi de beaucoup d'autres ports par voies légales et illégales. Elles s'échangent contre les esclaves amenés de l'Afrique par les bateaux anglais et, en quantités bien plus grandes, contre les produits manufacturés anglais amenés par ces mêmes bateaux, en témoignent partiellement les données de la Banque d'Angleterre concernant les frappes de la monnaie anglaise faites à partir des pesos mexicains refondus.

Mais il n'y a pas que les Anglais. Les Hollandais pratiquent une contrebande à échelle gigantesque à partir de Curaçao, en faisant passer la monnaie mexicaine vers la Hollande et vers New York. Les Français ne sont pas en reste qui approvisionnent leurs colonies en numéraire, en introduisant en fraude les marchandises au Mexique et dans d'autres possessions espagnoles. Ajoutons les Danois et surtout les habitants des colonies anglaises d'Amérique du Nord ; l'exportation de la monnaie anglaise vers celles-ci étant interdite, ils utilisent dans leurs transactions divers substituts de monnaie mais principalement les pesos mexicains qui resteront en circulation sous l'appellation de *dollars* pendant les premières décennies d'existence des Etats-Unis. Reste à citer la conclusion de Romano : « De Java a las Molucas y la China, de Jamaica a Santa Lucia, de Nueva York a Boston, de Trinidad a Japon, los buenos y hermosos pesos mexicanos constituyen la moneda de referencia. »

Rien d'étonnant que malgré les quantités importantes de monnaies qu'on y frappe chaque année, le Mexique souffre constamment d'une insuffisance de

numéraire, surtout en bas de l'échelle sociale qui est aussi celle des richesses. Or cela ne résulte pas uniquement de la fuite des pesos à l'étranger. Mais aussi de la concentration de grandes quantités du numéraire entre peu de mains. Et d'une politique poursuivie pendant plusieurs siècles. En effet, quand il passe à une analyse de la composition des émissions monétaires, Romano constate le pourcentage considérable de pièces d'or (entre 20 et 40% environ, selon les années) et, parmi les pièces d'argent, des pièces de valeur élevée, au détriment de la petite monnaie. Cela montre bien que la politique monétaire a un caractère « aristocratique », qu'elle est destinée à satisfaire les besoins de l'Etat, du grand commerce international et des couches supérieures de la société. Conclusion que confirme l'absence de billon en cuivre dont la Couronne interdit l'émission malgré les demandes en ce sens, et qui ne sera frappé qu'en 1814.

A cette insuffisance, si ce n'est absence du numéraire, le crédit n'apporte pas de remède. Au contraire, par un mécanisme de cercle vicieux, il renforce la concentration des espèces chez les plus riches. Quant aux pauvres, ils font ce qu'il peuvent. De vieilles monnaies, en théorie retirées de la circulation, se maintiennent pendant des décennies à côté des monnaies nouvelles; des fausses monnaies circulent à côté des vraies; le petit commerce se sert des jetons émis par les commerçants et que seuls acceptent ceux qui les ont émis; on utilise aussi dans les échanges les grains de cacao ou du maïs, ou encore des œufs. Dans ce Mexique qui alimente en pesos une circulation monétaire à l'échelle du monde, Romano dévoile ainsi toute une économie où circulent des signes qui sont, à échelle locale, des moyens d'échange et des moyens de paiement, mais qui ne peuvent fonctionner ni comme des mesures de valeur ni comme des moyens de thésaurisation. Encore est-ce une économie para- ou pseudo-monétaire. Mais Romano montre aussi qu'il en existe une autre, bien plus étendue, qui, elle, ne pratique que l'auto-consommation et, le cas échéant, le troc. Voilà qui explique le titre de son livre: les pseudo-monnaies ajoutées à la monnaie et le pluriel qu'y prend le mot *économie*.

Reste à savoir comment ces trois économies différentes – l'économie monétaire, l'économie pseudo-monétaire et l'économie naturelle – s'articulent l'une sur l'autre. Ce problème de la coexistence des formes hétérogènes de la production et de l'échange, qui est pour Romano une vieille connaissance, trouve dans son dernier livre une solution. Il montre en effet que l'économie pleinement monétarisée et l'économie naturelle sont les deux extrêmes d'une structure stratifiée dans laquelle s'intercale, en tant que niveau intermédiaire, une économie à double face: monétarisée dans ses échanges vers le haut, avec le grand commerce, elle utilise des signes pseudo-monétaires dans ses échanges vers le bas, avec les consommateurs. Il montre aussi que le maintien de l'économie naturelle résulte pour une part d'une politique monétaire délibérée qui vise à maintenir en état de dépendance les masses paysanne, indiennes. Il montre la présence du troc au sein même du grand commerce et l'intervention de la monnaie dans l'économie naturelle quand un paysan vend sa poule pour payer les impôts. En un mot, il montre tout un système d'échanges entre les différentes économies qui fait de celles-ci les composantes d'une même structure.

Je n'ai aucune compétence pour apprécier l'apport du dernier livre de Romano à l'histoire économique et sociale du Mexique au XVIII^e siècle. Je peux dire seulement que pour un historien de la culture européenne c'est un livre passionnant et

qui donne à penser. D'abord parce qu'il oblige de se demander quel serait le résultat d'une analyse de la circulation monétaire dans différents pays de l'Europe de la première modernité si on la faisait en suivant *mutatis mutandis* l'exemple de Romano. Et qu'il permet d'énoncer l'hypothèse que dans certains pays, notamment de l'Europe de l'Est, il ne serait pas très différent de celui que Romano présente dans le cas mexicain. Or les individus qui fonctionnent dans des économies différentes, vivent de ce fait dans différents univers mentaux et culturels. Qu'il suffise de noter qu'une économie monétarisée suppose une maîtrise de l'écriture et du calcul ainsi qu'un apprentissage de la mesure et, plus généralement, des catégories quantitatives, qu'elle impose un effort d'abstraction, qu'elle conduit à une appréhension du temps qui met l'accent sur un avenir différent du présent, pour comprendre les difficultés de communication entre les individus immergés dans des économies différentes, même quand ils parlent une même langue, ce qui n'est pas toujours le cas. Voilà qui permet de dire que les historiens de la culture feraient bien de s'imprégner de la sensibilité à « la coexistence des asynchronismes » pour reprendre une expression de Witold Kula, grand historien de l'économie mais qui n'en oubliait jamais la dimension culturelle – sensibilité si vive chez Romano et que son dernier livre illustre d'une manière si éclatante.

II.

Point d'encyclopédie sans une équipe qui en assume la réalisation. Encore faut-il qu'il y ait un initiateur, créateur de l'équipe même et maître d'œuvre : auteur du plan d'ensemble et directeur des opérations. Dans le cas de l'Encyclopédie Einaudi, ce rôle a été tenu par Ruggiero Romano : il en a été, en même temps, compositeur et chef d'orchestre. Dans sa vie, l'Encyclopédie a occupé environ dix ans. Toute présentation de ses activités et de ses travaux, qui n'en tiendrait pas compte, les aurait donc privés d'une composante essentielle, comme tout portrait de Romano serait appauvri s'il ne montrait pas que cet historien est aussi un homme d'action. C'est en être un, en effet, que de lancer et de diriger des entreprises éditoriales telles qu'une histoire des révolutions, une histoire d'Italie ou une encyclopédie, au lieu de cultiver son jardin et d'allonger, en toute tranquillité, la liste de ses publications personnelles. Dans le monde où nous vivons, c'est une manière plus efficace peut-être que d'autres de promouvoir une politique culturelle, d'induire dans l'opinion des transformations lentes et à première vue insaisissables mais qui peuvent éventuellement s'avérer durables et profondes. Les quelques dizaines des milliers des lecteurs de l'Encyclopédie Einaudi, qui, au fil des années, en auront lu plusieurs articles et renvois, parcouru les tables des matières, regardé les illustrations et consulté les index, se seront ainsi imprégnés, sans même parfois s'en rendre compte, d'un certain esprit ; leur attitude à l'égard de problèmes de notre époque ne sera plus la même qu'avant.

Pendant les années de travail rédactionnel, le projet initial de l'Encyclopédie a subi certains changements de détail. Quelques articles en ont été éliminés, d'autres sont venus prendre leur place qui, à l'origine, n'avaient pas été prévus. Plus important encore : le choix des auteurs a déterminé le contenu des articles et parfois aussi leurs dimensions, ce qui a établi à l'intérieur de l'Encyclopédie des hiérarchies d'importance des sujets pas tout à fait conformes à celles que ses

rédacteurs envisageaient au départ. Résultante de l'action de plusieurs facteurs et du hasard qui a eu aussi son mot à dire, l'Encyclopédie telle qu'elle se présente sous sa forme achevée entretient donc avec son projet initial le même rapport qu'une œuvre musicale avec sa partition : elle en est une des réalisations possibles. Mais, quels que soient au demeurant les mérites des exécutants, ce qui définit une œuvre musicale, lui donne son identité propre, c'est précisément la partition qu'elle incarne. De même, ce qui définit l'Encyclopédie Einaudi, c'est précisément son projet initial conçu par Romano et qui est resté substantiellement le même dès le début jusqu'à la fin. C'est donc ce projet que nous allons maintenant analyser pour en expliciter la philosophie sous-jacente et définir de la sorte l'esprit que l'Encyclopédie veut inculquer à son public.

La première chose qui ne peut ne pas frapper un lecteur attentif de la table des matières de l'Encyclopédie Einaudi, c'est l'absence de certains ingrédients qui, jusqu'à maintenant, semblaient devoir faire partie de tout ouvrage de ce genre. Des noms propres d'abord, anthroponymes, toponymes ou ethnonymes, qui fournissent les gros bataillons d'entrées des encyclopédies les plus répandues et qui ont été bannis de celle de Romano. Des « ismes » ensuite dont notre époque est si friande et qui, malgré les apparences, fonctionnent en fait, eux aussi, comme des noms propres ; en témoigne le besoin qu'on ressent d'ajouter à chacun une épithète dès qu'il risque de désigner une classe d'objets, de même qu'on ajoute un prénom à un nom de famille. De ces « ismes », un seul a survécu dans l'Encyclopédie, visiblement par mégarde. En ont été complètement éliminés, en revanche, les termes spécialisés de différents secteurs de la science, de la technique, de l'art, de l'économie, etc., si nombreux pourtant dans les langues contemporaines.

Tous ces mots ostracisés par Romano désignent soit des individus : des phénomènes pris en tant que non-répétitifs, uniques et partant purement factuels – ainsi en est-il de tous les noms propres et des « ismes » – soit des objets enfermés chacun dans un domaine particulier et, du fait de leur circulation restreinte, n'intéressant que ceux qui cultivent tel domaine précis. Pour cette raison même, de pareils mots sont perçus par qui les rencontre pour la première fois comme s'ils appartenaient à une langue étrangère : ils déclenchent quasi-automatiquement une question qui porte sur leur sens et leur signification, ils poussent à s'enquérir à leur sujet dans un dictionnaire ou une encyclopédie. Tous ces mots ayant été amputés par une opération radicale, que reste-t-il encore dans le lexique qui soit susceptible de donner matière à un ouvrage de ce type ?

Restent les mots usuels, les mots de tous les jours que chacun croit comprendre immédiatement car chacun s'en sert sans commettre des contre-sens trop graves ; des mots qui dans la vie quotidienne semblent ne poser aucun problème comme s'ils étaient transparents : « eau » ou « animal », « image » ou « mémoire », « santé » ou « vie ». Restent aussi des termes scientifiques ou philosophiques, économiques ou techniques, mais qui ont été extraits de leurs secteurs d'origine et se sont fondus dans le langage usuel ; même les quotidiens parlent maintenant de « homéostasie », de « morphogenèse », de « structure » ou de l'« univers ». C'est donc à l'intérieur d'un lexique accessible à quiconque a atteint le niveau d'instruction qu'un très fort pourcentage de membres de notre société est supposé avoir atteint, qu'ont été choisis les mots devenus, chacun, l'intitulé d'un article de l'Encyclopédie Einaudi. Au lieu d'aller vers le rare, apparemment plus

difficile et censé devoir être expliqué en priorité, elle s'oriente vers le commun, apparemment facile et paraissant ne pas exiger de clarification.

Le renversement est donc total par rapport à la démarche traditionnelle des organisateurs d'entreprises encyclopédiques : ils construisent leurs œuvres de façon à ce qu'elles répondent à une curiosité déjà éveillée par la rencontre de quelque chose d'insolite, de rare, d'inconnu ou d'incompréhensible ; Romano, au contraire, a programmé la sienne de manière à ce qu'elle éveille la curiosité même pour des objets qui semblent n'être que trop bien connus, leurs noms étant invoqués très fréquemment, le plus souvent dans des circonstances fort banales. Peu utile pour jouer à des jeux télévisés ou pour faire des mots croisés, l'Encyclopédie Einaudi a pour tâche de rendre problématique quelque chose qui paraissait familier, d'accoler un point d'interrogation à quelque chose qui se présentait depuis toujours comme allant de soi, non pour avoir été étudié, mais simplement à cause de l'accoutumance. Elle veut détruire une complicité tacite entre les utilisateurs des mots et les objets que ces mots désignent, et la remplacer par une compréhension lucide, consciente de problèmes en jeu et de moyens utilisés pour les résoudre.

La liste même d'articles de l'Encyclopédie montre donc que le rôle qui lui est assigné diffère de celui que jouent habituellement les ouvrages rangés sous cette rubrique : au lieu de raffermir les certitudes, elle s'applique à propager le doute. C'est ce qui explique les traits caractéristiques de chaque article pris à part et d'abord le fait qu'aucun ou presque n'en est écrit dans ce style impersonnel, propre à des encyclopédies ou aux dictionnaires usuels et qui procède de la conviction que l'auteur doit présenter les faits ou énoncer des thèses incontestables. Dans cette optique, l'utilisateur d'une encyclopédie se limite à admettre passivement ce qu'on lui donne car il est supposé, en s'adressant à celle-ci, non pas exercer ses facultés critiques mais seulement consulter : combler en quelque point précis les lacunes de ses connaissances.

Si presque chaque article de l'Encyclopédie Einaudi est écrit d'une manière très personnelle, c'est parce qu'il ne s'agit pas ici de proférer des évidences. Et c'est aussi parce qu'il existe mille manières de rendre un objet problématique ; il suffit, dans chaque cas, d'en choisir celle qui convient le mieux à l'auteur pour que, ayant une fois maîtrisé la démarche, le lecteur sache en trouver d'autres lui-même. Car le destinataire de l'Encyclopédie est supposé être précisément un lecteur qui cherche non un renseignement particulier mais plutôt une vue d'ensemble de tel ou tel autre objet. Il est donc supposé ne pas se contenter de consulter l'Encyclopédie mais lire les articles qui l'intéressent pour assimiler les raisonnements qui y sont à l'œuvre ou saisir les points de vue de leurs auteurs. Pour ma part, ayant lu un pourcentage très élevé de l'ensemble d'articles de l'Encyclopédie, je pense pouvoir affirmer qu'ils sont en majorité écrits pour être lus et qu'ils le sont aussi de manière à remettre en question les certitudes, très souvent plus illusoire que réelles.

Ce qui est désigné ici par « manière personnelle » tient d'abord à l'absence d'un schéma uniforme imposé à tous les auteurs. Chaque article commence là où son auteur trouve utile de commencer et chacun suit un ordre qui lui est propre sans qu'un mode d'exposition soit privilégié. En fait, la seule chose suggérée aux auteurs, c'était d'éviter d'être « encyclopédiques », de ne pas viser à être exhaustifs, de ne pas céder à la tentation d'établir des bilans définitifs de nos connais-

sances, d'avoir le courage de se concentrer sur ce qu'on estime important, de justifier ses choix, de prendre position. Certes, les proportions sont très variables, dans les différents articles, entre les données factuelles et les opinions qu'on énonce à leur sujet : ici on est très proche du style impartial et détaché d'un manuel ou d'un dictionnaire ; ailleurs, on donne presque dans la polémique. Ceci dit, et quelles que soient leurs particularités, les articles de l'Encyclopédie Einaudi sont, en général, des essais au sens de Montaigne ou de Bacon : ils opèrent des remises en cause, indiquent leurs propres limites, posent des questions qui ne comportent pas – ou pas encore – de réponses, présentent des programmes de recherche. Bref, ils tendent à susciter une attitude active à l'égard de la connaissance.

Chaque article pris à part est donc censé devoir être lu et pouvoir l'être à condition de disposer de compétences idoines, différentes, cela va de soi, dans le cas d'« amour » et dans celui de « structures mathématiques ». Mais l'Encyclopédie prise comme un tout est, elle aussi, censée devoir et pouvoir être lue, ce qui ne signifie certes pas qu'on ait jamais pensé à un lecteur qui en eût lu tous les articles dans l'ordre de l'alphabet. Elle prétend être plus qu'un recueil d'articles indépendants les uns des autres. Elle affirme avoir des principes organisateurs qui en font un ensemble virtuel de totalités signifiantes, différentes par les éléments dont elles sont composées et les réseaux de relations établies entre ces éléments. Une multiplicité de pistes relie, en effet, tel article à tel autre arbitrairement choisi, bien qu'en apparence il n'y ait entre les deux rien de commun. C'est au lecteur de choisir celle qui, de son point de vue, paraît la plus intéressante à explorer, ou d'en parcourir plusieurs ; les éditeurs se limitent à en suggérer certaines dans leurs renvois. Prise comme un tout, l'Encyclopédie se présente donc sous forme d'un réseau dont chaque article est un nœud, croisement d'un nombre variable de lignes. Le choix des points de départ et d'arrivée ainsi que des chemins unissant celui-ci à celui-là est laissé à la liberté des lecteurs dont chacun organise, à partir d'éléments et de parcours que lui fournit l'Encyclopédie, sa propre totalité intelligible. La seule chose que les éditeurs tentent d'imposer, c'est le sentiment d'insuffisance de chaque article pris en particulier, l'idée que tous, bien qu'à des degrés variables, ils ont besoin les uns des autres pour être compris de façon adéquate.

La philosophie sous-jacente d'une encyclopédie moderne, aménagée suivant l'ordre de l'alphabet, est, par la force des choses, nominaliste et empiriste, même si les opinions professées par ses éditeurs sont tout à fait différentes. Elle est nominaliste et empiriste simplement parce qu'elle suppose l'univers divisible en un certain nombre forcément fini, d'objets dont chacun est censé être couvert par un article. Ces objets sont posés comme isolés les uns des autres, sinon ils ne sauraient donner lieu à des articles autonomes ; plus exactement : ils sont censés n'entretenir que des rapports d'inclusion, de contiguïté, de succession ou de similitude. Nous sommes donc ici dans un monde analogue à celui des impressions et des idées, dont parle Hume : il est composé d'unités autonomes qui s'associent selon quelques règles simples. Les unités ce sont évidemment des articles et le rôle de règles d'association est tenu par les renvois. Ainsi Chicago renvoie aux Etats-Unis qui renvoient à leur tour à l'Amérique : inclusion. Ainsi l'Angleterre renvoie à l'Ecosse, à l'Irlande et au Pays de Galles : contiguïté spatiale. Ainsi Charles VI, roi de France, renvoie à son père, Charles V, et à Jeanne de Bourbon, sa mère : succession. Ainsi enfin, l'oxygène renvoie à l'azote et à tous les autres gaz : similitude.

Bref, l'univers d'une encyclopédie traditionnelle se présente en tant qu'un ensemble fini d'éléments bien circonscrits ; c'est son premier trait. Le deuxième, c'est que ces éléments sont répartis entre différents niveaux de généralité. Tout en bas se trouvent des individus désignés par les noms propres. Puis viennent les classes d'individus, que désignent des noms communs et des classes de telles classes, c'est-à-dire les abstractions de généralité croissante, tacitement supposées avoir leur fondement dans le raisonnement inductif, et qui dégagent les caractères inhérents à tous les individus faisant partie d'un ensemble ou à tous les ensembles faisant partie d'un ensemble de niveau plus élevé, etc. Dispersé entre les articles qui se suivent dans l'ordre parfaitement aléatoire de l'alphabet, le savoir contenu dans une encyclopédie acquiert ainsi une structure hiérarchique et linéaire que visualise parfois la typographie.

L'idée de Romano était de faire une encyclopédie qui ne soit ni nominaliste ni empiriste. En témoigne l'élimination des noms propres et partant des individus, qui suffit à modifier radicalement l'ontologie de l'univers dont l'Encyclopédie Einaudi se veut l'inventaire. En témoigne aussi l'élimination de termes spécialisés de disciplines scientifiques, de l'économie, de l'art, etc., qui fait que sont absentes de cet univers des généralisations de faible portée. Dans le lexique de l'Encyclopédie Einaudi sont majoritaires les substantifs qui désignent des abstractions de niveaux élevés, bien que différents ; on pourrait dire que cet univers est peuplé non par des individus mais par des « universaux ». Cette orientation anti-nominaliste s'exprime le mieux dans ce qui constitue une des principales innovations de Romano et qui est le groupement des articles en « paquets » ou, si l'on veut, en constellations. Un graphe devenu emblématique de l'Encyclopédie Einaudi montre toutes ces constellations, leurs composantes et les relations de plus ou moins grande proximité entre chacune d'elles prise à part et les autres.

L'unité de base de l'Encyclopédie est donc non pas tant un article qu'un ensemble d'articles qui décrivent les objets censés appartenir à un même champ, se laisser subsumer sous un même « universel » ou traiter en tant que modalités ou aspects d'une même entité abstraite. A l'idée nominaliste d'élément isolable s'oppose ici la conviction que certains liens entre tel objet et tels autres sont constitutifs de ces objets mêmes et qu'on ne saurait donc légitimement les laisser de côté. La conviction, autrement dit, que plus encore que les éléments ce sont les relations qui sont réelles. C'est elle qui fonde la préférence accordée aux « universaux ». Et c'est elle que l'Encyclopédie s'applique à imposer à ses lecteurs quand elle insiste sur l'insuffisance de chaque article pris en particulier. En les incitant de la sorte à organiser leurs parcours personnels d'article en article, à les regrouper de façon qu'ils trouvent à un moment donné la plus éclairante, on leur montre que l'ensemble virtuel de totalités intelligibles que comporte l'Encyclopédie et dont seule la collection complète définit l'univers qu'elle décrit, est, bien que fini, tellement grand qu'à tous usages pratiques il peut être considéré comme inépuisable.

III.

Tentative de susciter une prise de distance à l'égard de choses qui, normalement, nous sont si proches que nous n'y pensons même pas ; volonté de privilégier le répétitif, le général, le fréquent, et non l'unique, l'individuel, l'exceptionnel ;

insistance sur les totalités conçues comme des structures et non sur des éléments isolés : impossible de ne pas reconnaître dans tout cela une mise en œuvre des principes introduits dans la recherche historique par les fondateurs de l'école des « Annales » : Marc Bloch, Lucien Febvre, Fernand Braudel. De cette filiation attestée par ses très nombreuses contributions publiées dans les « Annales » entre 1952 et 1968, par sa collaboration avec Fernand Braudel et par son enseignement, Romano est parfaitement conscient. Rien ne l'illustre mieux que le commentaire qu'il a donné de la « globalité » caractéristique de la vision braudelienne de l'histoire : « La globalità è, dunque, essenzialmente la coscienza che non esiste un fatto storico isolato ma che la storia è un tutto articolato e che una volta che si esamina un problema, bisogna pur essere coscienti che esso ne mette in movimento un'infinità d'altri. Non si tratta di risalire periodicamente e ritualmente ad Adamo ed Eva ma di sapere – appunto: avere la coscienza – che oltre quello specifico problema studiato ve ne sono altri e che la storia, in conclusione, è un meccanismo, e che ogni pezzo d'un meccanismo non esiste in se stesso ma solo in funzione degli altri, di tutti gli altri. »¹

Remplaçons ici « histoire » par « Encyclopédie » et « fait historique » par « fait » tout court et nous aurons une description adéquate de la pratique encyclopédique de Romano lui-même, dont le lien avec la pratique historique de ses maîtres, qui a été et qui reste la sienne propre, devient ainsi tout à fait explicite. Une telle substitution d'« Encyclopédie » à « histoire » dans l'extrait qu'on vient de citer n'est nullement arbitraire. De la pratique historique de Romano telle que nous venons de la décrire, on peut dire, en effet, qu'elle manifeste une curiosité encyclopédique. Sa réflexion sur l'histoire et sur le métier d'historien s'enracine de ce fait dans une longue fréquentation de sources très variables tant chronologiquement que géographiquement et aussi, chose non moins importante, hétérogènes : des mercuriales et des traités de civilité, des écrits politiques et des descriptions ethnographiques, des comptes d'exploitation et des photos.

Or une réflexion sur l'histoire et sur les moyens intellectuels permettant de la penser et de la décrire comme un tout, construit conformément aux principes bien motivés, n'est qu'une variante de la réflexion sur l'encyclopédie : sur la possibilité de traiter comme un tout la culture dans son ensemble. Dans les deux cas, le problème à résoudre est le même : c'est celui de la synthèse ; à partir de composantes qui apparaissent au départ comme se satisfaisant, chacune, à elle-même et qui, dans une certaine mesure sont effectivement autonomes, il s'agit d'arriver à une totalité intelligible et telle que ses parties, sans toutefois se fondre et devenir indistinctes, renvoient les unes aux autres. Présent dans la pensée européenne depuis la fin du XVII^e siècle, depuis Du Cange et Bayle, le lien entre le problème de la synthèse historique et celui de l'encyclopédie a été conçu d'abord en tant qu'opposition du temps et de la raison, de l'histoire et de la logique ou du système. C'est l'idée de progrès, qui a permis aux encyclopédistes des Lumières de surmonter une telle approche. Mais il reviendra à Hegel de bâtir toute une philosophie sur l'idée que cette opposition n'est qu'illusoire et que l'histoire manifeste le dévoilement dans le temps d'une rationalité ; conjointement l'encyclopédie hégélienne s'avère, en un sens, historique.

¹ R. Romano, *Braudel*, dans : *Dieci anni di storia 1970-1980*, Nuova CEI, Milano, 1980, t. 2, p. 515.

Repris par Croce avec des changements qui ne nous importent pas ici, cet enseignement de Hegel permet de dignifier l'histoire en lui assignant pour tâche d'englober toutes les productions de la culture et en l'identifiant de la sorte à l'encyclopédie. Les fondateurs des « Annales », de leur côté, semblent avoir rencontré la même problématique par l'intermédiaire de Henri Berr dont la revue s'appelaient « Revue de Synthèse Historique » avant de devenir tout simplement « Revue de Synthèse ». Ils en ont hérité l'aspiration à une histoire intelligible, opposée à celle des érudits se contentant d'accumuler les faits, et qui, au lieu d'être réductionniste, serait « totale » ou « globale »; ils en ont hérité de même une conscience aiguë de liens d'une telle histoire avec une approche encyclopédique de la culture. En témoignent non seulement des textes programmatiques mais aussi les activités de Lucien Febvre dans l'*Encyclopédie Française* et la création par lui et par Fernand Braudel de cette institution à visée encyclopédique qu'a été, dès ses débuts, la VI^e section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. En témoignent encore mieux les « Annales » qui, tranchant sur les revues historiques traditionnelles avec leur répertoire de thèmes bien délimité, se sont intéressées d'emblée à toutes choses ayant trait aux économies, sociétés, civilisations, au point de devenir, après les dix premières années de parution, une véritable encyclopédie.

Issue de deux traditions qui se sont rencontrées en la personne de Romano : de celle de Croce, d'une part, et de celle de Febvre et de Braudel, de l'autre, l'Encyclopédie Einaudi montre de plusieurs façons que le point de vue historique y est tenu pour épistémologiquement privilégié. Une telle option n'est certes pas partagée par tous les auteurs. Mais elle est incorporée dans le plan général de l'ouvrage. Sur 71 paquets qui totalisent 560 articles, 16 paquets avec 111 articles sont consacrés aux mathématiques, à la physique (en un sens très large) et à la biologie; 14 paquets avec 104 articles appartiennent à la philosophie y compris la philosophie des sciences, qui s'y taille la part du lion; 41 paquets, soit 345 articles, traitent en revanche de problèmes de l'histoire dans l'acception donnée à ce terme par les « Annales », de l'histoire « science des sciences de l'homme » selon une formule de Braudel, de l'histoire qui s'intéresse à toutes les composantes de la culture matérielle et non-matérielle ou mieux : au tout de l'être pour autant qu'il ait fait ou qu'il fasse partie de l'horizon humain.

Ce privilège accordé au point de vue historique, encore un trait caractéristique de la philosophie sous-jacente à l'Encyclopédie Einaudi, la situe, conjointement avec son anti-nominalisme et anti-empirisme, aux antipodes de la position positiviste, ce que confirme une comparaison, même cursive, avec l'*Encyclopedia of Unified Science*. De deux faces des sciences de la nature et des mathématiques, qui, bien qu'elles décrivent quelque chose de réel, indépendant de l'homme et conditionnant son apparition et son existence même, ne décrivent cela que dans une perspective humaine, variant dans le temps et dans l'espace, de ces deux faces donc, l'Encyclopédie Einaudi insiste sur la seconde, tandis que l'*Encyclopedia of Unified Science* met l'accent sur la première. Il est vrai que cette encyclopédie introduit, elle aussi, la dimension historique, en publiant l'ouvrage célèbre de Thomas S. Kuhn, *The Structure of Scientific Revolutions*. Mais il est certain que ses directeurs n'ont jamais été effleurés par l'idée de traiter du chaos et du cosmos, de la nature, du micro- et macro-cosme, de l'alchimie, de l'astrologie, de la cabale et des éléments – toutes choses auxquelles l'Encyclopédie Einaudi consacre des

articles, ce qui ne l'empêche nullement de parler de la relativité et des quanta, de l'entropie et de l'osmose, de l'espace-temps et de la transition des phases.

En insistant sur le point de vue historique, on risque cependant de susciter un malentendu, le mot « histoire » et les exemples d'articles qui viennent d'être évoqués pouvant suggérer que l'Encyclopédie Einaudi est tournée vers le passé et qu'elle met sur le pied d'égalité la science contemporaine et le savoir traditionnel. Il est certes vrai que l'Encyclopédie a été conçue par Romano de manière à ce que les liens ne soient pas rompus entre le passé et le présent, à ce que ce dernier n'apparaisse pas comme une création *ex nihilo* ou comme produit d'une rupture avec tout ce qui l'a précédé. Mais il est encore plus vrai qu'elle a été conçue de manière à être ouverte sur l'avenir, de manière à ce que le présent n'apparaisse pas comme se suffisant à lui-même, comme une fin. L'Encyclopédie Einaudi se place elle-même dans l'histoire, s'affirme elle-même comme historique et consciente de son historicité au sens où elle donne à entendre à ses lecteurs qu'elle n'est pas et ne saurait être un bilan définitif des connaissances. Elle se veut une synthèse inachevée parce que toute synthèse humaine ne peut être qu'inachevée, parce qu'il y aura un avenir et qui comportera nécessairement des aspects surprenants, remettant en cause les acquis du présent. Adopter le point de vue historique, c'est accepter un tel avenir*.

*Centre de recherches historiques
Ecole des hautes études des sciences sociales
Paris*

* Le présent article reprend le texte de la *laudatio* prononcée le 26 mai 1998 à l'Université de Camerino à l'occasion de la remise à Ruggiero Romano du doctorat *honoris causa*. Pour éviter de multiplier les notes, je renvoie une fois pour toutes à: Alberto Filippi, *Guida alla bibliografia degli scritti editi di Ruggiero Romano (1947-1998)*, in: AA., VV., *Laurea Honoris Causa a Ruggiero Romano*, Università degli Studi di Camerino, 1998, pp. 65 ss.